

l'École Normale, puis au Conseil royal d'instruction publique, la position la plus favorable pour se faire de nombreux disciples. Depuis quinze ans surtout, il a dominé, directement ou indirectement, les concours pour l'agrégation aux classes de philosophie, et jusqu'aux épreuves préparatoires de la Licence et du Doctorat. La nomination aux chaires les plus importantes lui a été longtemps abandonnée d'une manière à peu près complète; et il a si bien profité de ce privilège exorbitant, que ses adeptes les plus dévoués sont aujourd'hui en possession de l'enseignement philosophique, dans la plupart de nos Collèges royaux et de nos Facultés. En un mot, les ressources dont il a disposé, soit par lui-même, soit par ses élèves et par ses alliés politiques, sont de telle nature qu'aucun philosophe n'en a eu peut-être de semblables. Parcourez toute l'histoire, vous n'y trouverez, je crois, qu'un seul homme qui en ait eu d'analogues: c'est Confucius (1). Mais la Chine n'a jamais eu, dans le mouvement général de l'humanité, un rôle pareil à celui de la

(1) Il est difficile de concevoir deux esprits plus dissimilaires que le spirituel philosophe du parti-Thiers et le patriarche de la philosophie chinoise; mais il n'y en a pas moins une profonde analogie entre le rôle exercé en Chine par l'école des Lettrés et le rôle auquel aspirent les principaux membres de l'école éclectique. L'accord sacrilège que certains politiques voudraient établir entre le clergé catholique et le rationalisme universitaire, ressemble aussi trait pour trait à l'alliance

France. En agissant sur les idées et sur les mœurs de notre patrie, on agit sur les idées et sur les mœurs du monde entier. Les doctrines de M. Cousin ont retenti en effet bien au-delà de nos frontières: en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, aux États-Unis, elles ont trouvé déjà des interprètes et des partisans. Voilà des faits indestructibles, dont les conséquences se feront sentir longtemps encore, quoi qu'il arrive et quoi qu'on fasse.

Mais il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour apercevoir qu'en dépit de toutes les ordonnances M. Cousin et ses disciples continueront d'exercer un ascendant redoutable sur la direction du haut enseignement.

A Dieu ne plaise que je révoque en doute le courage et les bonnes intentions du ministre qui a porté un premier coup au monopole éclectique. En essayant de saisir la plus belle part de son administration, que les membres du Conseil royal lui avaient dérobée, il a fait reconnaître en principe les droits du Gouvernement sur la Congrégation universitaire: c'était fort bien compris, et c'est un grand pas. Mais il n'est pas moins monstrueuse qui s'est formée naturellement entre le scepticisme des mandarins et le panthéisme idolâtrique des prêtres bondchistes. L'espace me manque ici pour développer ces parallèles, et pour montrer les résultats produits en Chine par un état de choses qu'on s'efforce d'établir dans notre patrie; mais j'espère revenir ailleurs sur cet important sujet.

dre ses devoirs de Grand-Maître. Mais, s'il a constaté *en droit* sa souveraineté administrative, il semble l'avoir mise *en fait* au service des hommes qu'il avait humiliés ; car il a pris, dans l'intérêt de l'école éclectique, des mesures dont M. Cousin lui-même ne s'était pas avisé, ou qu'il n'avait pas osé prendre, aux jours de sa plus haute puissance (1).

Si étrange que cette conduite paraisse au premier abord, elle s'explique aisément. On craint d'exaspérer un rival actif et infatigable, dont il faudrait chaque jour affronter les partisans dans les salons, dans les Chambres et dans la Presse. Après l'avoir battu sur une question d'honneur et de juridiction, on veut donc faire preuve d'impartialité et d'habile politique, en le calmant un peu par des concessions bénévoles. Content de l'avoir réduit à un rôle subalterne, on lui laisse pour consolation le soin des détails, condition laborieuse d'une influence obscure, mais pro-

(1) J'en citerai deux exemples : M. Zevort avait été mis en congé par M. Villemain, sous le règne de l'ancien *Conseil royal*, à cause des scandales que son enseignement avait provoqués à Rennes. M. de Salvandy lui a donné de l'avancement, en le nommant professeur de philosophie à Metz. — Trois collèges de Paris avaient résisté aux envahissements de l'école éclectique. M. de Salvandy y a créé trois nouvelles chaires de philosophie, qu'il a confiées à des disciples de M. Cousin ; et, malgré les protestations d'un grand nombre de familles, les élèves ont été partagés entre les nouveaux titulaires et les anciens professeurs.

fonde et durable. Tel sera, suivant toute apparence, le résultat définitif des victoires remportées naguères par M. de Salvandy sur MM. Cousin, Saint-Marc-Girardin et Dubois. Homme d'esprit et homme d'affaires, autant qu'homme de science, le chef de l'école éclectique est parvenu à se créer peu à peu une sorte de puissance occulte que subiront, sans le vouloir et peut-être sans le savoir, les adversaires les plus décidés. Ce qu'il ne pourra emporter de haute lutte, il l'obtiendra par la ruse ; ce qu'il n'aura pu gagner par des efforts solitaires, il le gagnera par le concours de ses nombreux alliés, et l'on finira presque toujours par lui accorder, de guerre lasse, les mesures mêmes qu'on lui aura d'abord refusées avec énergie.

Que de ressources ne conserve-t-il pas d'ailleurs en dehors du *Conseil royal d'Instruction publique* ! Avec l'aide des sectateurs dévoués qu'il compte dans l'Institut, il ouvre et il ferme les portes de l'*Académie des Sciences morales* aux professeurs favorables ou hostiles à ses théories favorites. En se posant, dans la Chambre des Pairs, comme le champion du Monopole, comme l'ennemi des congrégations religieuses, il a groupé autour de lui les membres égoïstes du corps universitaire, et les hommes si nombreux qui craignent par-dessus tout la liberté de l'Église. Ancien Ministre, il a sa place sur le char qui porte M. Thiers et sa fortune ; le *Siècle* et

le *Constitutionnel* applaudissent à toutes les paroles qui tombent de sa bouche ; le *Journal des Débats* lui-même s'unit au *National*, pour le défendre contre nous ; et, grâce à cette garde prétorienne, il peut, un jour ou l'autre, redevenir Grand-Maître. N'en est-ce pas assez pour qu'il exerce longtemps encore une influence redoutable ?

II.—Mais quand il aurait perdu à jamais toutes ses ressources politiques et administratives, les erreurs dont il s'est fait le représentant, auraient-elles perdu, par cela même, leur importance ? Non, assurément. Ce serait une étrange méprise de s'imaginer que la puissance du rationalisme éclectique tient à un seul homme. Cet homme une fois tombé en discrédit, le péril de ses erreurs ne cessera point. Quand il aura disparu de la scène, son école subsistera ; et quand son école sera dissoute, ses doctrines survivront encore. Il y a en effet dans le rationalisme éclectique un principe de vie qu'aucune ordonnance, aucune loi ne peut détruire : c'est qu'il ne représente pas seulement les opinions personnelles d'un penseur isolé, ou même les idées d'une école ; c'est qu'il s'appuie sur les tendances générales d'une classe très puissante et très nombreuse ; c'est qu'il s'allie avec toutes les erreurs, avec toutes les passions dominantes de notre époque, en accordant une satisfaction apparente à cet amour du vrai et du bien, qui renaît

perpétuellement dans les intelligences élevées (1).

M. Cousin a voulu être un grand homme, et il s'est dit sans doute plus d'une fois à lui-même ce qu'il a dit un jour au public : — « Le caractère propre, le signe du grand homme, c'est qu'il réussit (2) ; » or, le moyen le plus sûr, ou plutôt le seul moyen d'obtenir un succès durable, c'est de représenter les idées et les sentiments qui dominent dans une classe influente, au sein d'une grande nation. « L'esprit de son peuple et de son temps, « voilà le véritable piédestal d'un grand homme : c'est « du haut de l'esprit commun à tous, qu'il est grand « et commande à tous (3) » Aussitôt que le vrai représentant d'une idée se montre, tous ceux que possède cette idée le reconnaissent comme leur idéal : « c'est à ce titre « qu'ils l'adorent et qu'ils le suivent, qu'il est leur idole « et leur chef (4). » Et il ne faut pas s'imaginer que les grands hommes représentent seulement les beaux côtés de leur temps ; non, « ILS EN REPRÉSENTENT AUSSI LES « MAUVAIS (5). » — Fidèle à ces principes, M. Cousin s'est donc fait le représentant des idées vraies et fausses,

(1) Voyez ci-après livre I^{er}, chapitre VII, § II.

(2) *Introduction à l'histoire de la Philosophie*, 10^e leçon, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 11.

(4) *Ibid.*, p. 18.

(5) « Comme ils représentent les beaux côtés de leur temps, dit expressément M. Cousin, ils en représentent aussi les mauvais. » (*Ibid.*, p. 25).

des tendances bonnes et mauvaises, qui lui ont paru dominer autour de lui. Voilà le secret de sa puissance, et en même temps l'explication de ses fautes, la source de ses erreurs. Voilà pourquoi l'esprit qui anime sa philosophie résistera longtemps, et peut-être toujours, aux efforts qu'on fera pour le détruire.

Oui, quand le rationalisme éclectique serait expulsé du *Conseil royal*, quand il n'aurait plus de protecteurs dans les bureaux du Ministère et dans les Chambres, il y a, dans sa nature même, quelque chose qui lui susciterait encore des missionnaires nombreux et actifs. Tel ou tel paradoxe de M. Cousin pourrait être rejeté dédaigneusement; mais ses erreurs les plus dangereuses conserveraient des prosélytes ardents; car ces erreurs sont celles du siècle. Ne sont-elles pas enseignées pour la plupart à l'École Normale (1)? Y en a-t-il une seule qui n'ait des représentants plus ou moins nombreux, soit dans les Facultés, soit dans les collèges de nos grandes villes? N'en est-ce pas assez pour qu'elles se perpétuent et se propagent? Que les rationalistes conservent seulement l'École Normale, cela suffit pour qu'ils maintiennent leur monopole au sein de l'Université, puisque les Grands-Maîtres les plus hostiles à leur enseignement seront forcés de choisir dans

(1) Voyez, en attendant la publication de notre quatrième livre, les articles que nous avons publiés dans le *Correspondant* (t. IX et X) sur la *Jeune école éclectique*.

leurs rangs presque tous les professeurs de philosophie.

Sans doute, à la mort ou à la chute du maître, l'école éclectique se divisera en une multitude de petites écoles, qui se feront bientôt une guerre intestine. Mais ces écoles se réuniront toujours pour la défense de leurs intérêts communs, pour la propagation de leurs erreurs fondamentales et la satisfaction de leurs rancunes irréligieuses. N'est-ce pas ainsi que les sectes hérétiques et schismatiques se rapprochent et se liquent, dès qu'il s'agit de lutter contre l'Église? Et ne voyons-nous pas, depuis cinq ans, les rationalistes de toutes les nuances oublier leurs dissensions, leurs jalousies et leurs haines, pour nous empêcher de reconquérir nos droits?

III.— On dira peut-être, pour nous rassurer, que l'enseignement philosophique de l'École Normale est dirigé aujourd'hui par une des fractions les plus modérées du parti rationaliste. J'en conviens; mais, sans contester le talent de MM. Saisset et J. Simon, je doute qu'ils puissent inspirer leur réserve à la jeunesse ardente qui leur est confiée, dans le noviciat général de la congrégation universitaire.

Quand M. Saisset crut devoir combattre M. Michelet, non par amour pour l'Église, mais dans l'intérêt du Rationalisme, les professeurs du collège Henri IV (1) désa-

(1) M. Saisset est à la fois Maître de conférences à l'École Normale, et professeur au collège Henri IV.

voèrent unanimement sa protestation éloquent, comme un acte de lâcheté (1). Ou je me trompe fort, ou la majorité des élèves de l'École Normale partagea les sentiments manifestés par les collègues de M. Saisset, dans cette circonstance décisive. S'il en est ainsi (et j'ai par devers moi plus d'une raison de le croire), si les recrues qui grossissent chaque année les rangs de l'école ecclésiastique appartiennent en général à la gauche de cette école, et non au centre; si leurs sympathies les plus vives sont pour l'impiété fougueuse de MM. Michelet et Quinet, — que nous importe donc la modération impuissante de MM. Saisset et Simon? Ces habiles professeurs ont beau dissimuler avec soin ce qu'il y a de faux et de contradictoire dans le rôle qu'ils tracent à la philosophie universitaire, ils ne parviendront jamais à contenir, dans ce rôle équivoque et impossible, la franchise et l'impétuosité française. Comme les Girondins, ils serviront, sans le vouloir, à préparer le triomphe de l'anarchie; comme eux aussi, ils seront bientôt débordés par des révolutionnaires plus conséquents et plus hardis.

Mais, quand ils parviendraient à discipliner selon leurs plans la jeunesse peu docile qu'ils sont chargés de préparer à l'enseignement, je ne vois pas que nous

(1) C'est M. Génin qui a révélé ce fait dans la *Revue Indépendante*.

dussions grandement nous en réjouir; bien au contraire. S'ils ne veulent pas la destruction violente et immédiate de l'Église (1), ils travaillent toutefois à dissoudre nos croyances religieuses plus efficacement que ne sauraient le faire des ennemis moins réservés et moins patients. Sans doute ils proclament hautement que le Catholicisme n'a point achevé sa mission, et qu'il est encore nécessaire au peuple; mais ils prétendent se réserver la direction spirituelle des classes éclairées, et ils s'en cachent si peu qu'ils l'annoncent dans les recueils périodiques les plus répandus. Or se réserver ainsi les classes éclairées, c'est se réserver tout. Qui est-ce qui n'a pas en effet la prétention d'être éclairé? Et quel est le jeune étudiant qui voudrait laisser à ses maîtres le privilège du doute, comme une espèce de droit féodal? Quel est l'homme du peuple qui consentirait à se soumettre aux lois de l'Église, ou qui croirait à ses enseignements, le jour où la foi serait visiblement éteinte parmi les hommes instruits? La France du XIX^e siècle ne ressemble point, Dieu merci, à la société hindoue: il n'y a pas dans son sein de caste savante, dont le scepticisme puisse demeurer longtemps caché à la foule; et si cette caste

(1) Voyez les *Essais sur la Philosophie et la Religion au XIX^e siècle*, par M. E. SAISSET, 1845, préface p. xxiv et suiv.; 252 et suiv. — Voy. aussi divers articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. J. SIMON.

venait jamais à se former, ce ne pourrait être assurément dans le corps enseignant. Bon gré mal gré, il nous faut donc choisir entre la sainte égalité de la foi et la funeste égalité du doute. Du reste, M. Saisset lui-même paraît avoir senti qu'il était impossible de séparer le genre humain en deux parties, pour donner l'une à l'Église et l'autre aux philosophes; aussi ne propose-t-il *rien moins* à ses jeunes élèves que « la conquête pacifique de l'humanité entière (1). » Entre les rationalistes du Collège de France et ceux de l'École Normale, je ne saurais donc apercevoir qu'une différence de tactique: les uns et les autres aspirent au même but; mais les seconds ont plus de calme, plus de mesure que les premiers; ils comprennent mieux leur temps, et les conditions d'une propagande efficace; ils ne s'aveuglent pas au même degré sur les besoins de la nature humaine et sur la difficulté de les satisfaire; en un mot, ils sont plus habiles, et par conséquent plus redoutables. — C'est donc en face de ces adversaires que je me suis placé habituellement dans le cours de ces *Études*, et c'est à examiner leurs prétentions fondamentales que je me suis attaché tout d'abord.

(1) *Essai sur la Philosophie et la Religion.* — « Nous ne nous attendions pas, il faut l'avouer, à être accusés de marquer à la philosophie un but trop au-dessous d'elle; que lui proposons-nous en effet? Rien moins que ceci: la conquête progressive et pacifique du genre humain. » p. 325. — M. Saisset développe

VI.

Suivant eux, la philosophie rationaliste peut donner à l'homme toutes les lumières et toutes les forces dont il a besoin pour l'accomplissement de sa destinée (1). Mais, quand on veut soumettre cette prétention à un sérieux examen, une question insoluble se présente: Quelle est cette philosophie qui peut, dit-on, servir comme l'Église, et mieux que l'Église, de guide spirituel à l'humanité? Serait-ce toute philosophie, ou seulement un certain système de philosophie? Sur cette question capitale, je n'ai trouvé dans nos jeunes philosophes que les renseignements les plus vagues et les plus contradictoires. On écarte avec dédain la chimère de la religion *naturelle* et le néo-christianisme de MM. Michelet et Quinet; on démontre que la philosophie dont notre siècle a besoin, ne saurait être ni le Matérialisme, ni l'Athéisme, ni même le Panthéisme de

encore ailleurs (p. 257) la même prétention d'une manière plus précise et plus hardie. Voyez ci-après p. 152-155, en note.

(1) *Essai sur la Philosophie et la Religion au XIX^e siècle*, passim. On verra, dans la suite de nos *Études*, que cette prétention est commune à toutes les écoles rationalistes. Quand on ne l'exprime pas, on la sous-entend comme un axiome incontestable: elle est le *minimum quid inconcessum* sur lequel on s'efforce de bâtir l'édifice de la Philosophie.

Spinoza, de Schelling, ou de Hegel (1); on proclame que, pour rivaliser dignement avec le Catholicisme, il faut une doctrine « élevée et pure, large comme l'esprit de l'homme, « profonde comme son cœur, qui recueille toute idée « vraie, alimente tout noble désir, explique toute cro- « yance sainte, et ne laisse à ses adversaires que leurs « violences et leurs folies (2). » On nous donne enfin à penser qu'on est en possession de cette précieuse doctrine; et c'est sans doute en la propageant qu'on se flatte d'exercer le ministère spirituel mieux que l'Église. Mais la même difficulté se présente toujours : Quelle est cette philosophie? Est-ce une de celles que M. Cousin a professées depuis trente ans? Est-ce celle de Jouffroy? Ou bien serait-ce quelque système encore inédit? Voilà ce qu'on évite de nous expliquer.

La Philosophie, nous dit-on encore, doit se montrer aujourd'hui « plus libre, plus ample, et dans ses desseins « et dans ses résultats, qu'elle ne pouvait l'être au

(1) *Essais sur la Philosophie et la Religion au XIX^e siècle*, passim. — Voyez aussi le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* publié par une société de professeurs sous la direction de M. FRANK, — un article que M. Saisset a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* sur la philosophie allemande, au commencement de l'année courante, etc.

(2) Voyez, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet 1846, un remarquable article de M. Saisset sur la *Philosophie positive* de MM. Comte et Littré, p. 187.

« XVIII^e siècle; non moins sincère, non moins hardie qu'au « XVIII^e, mais plus impartiale, plus juste et par consé- « quent plus forte; *absolant*, comprenant le Cartésia- « nisme et le Voltairianisme, mais aspirant à les dépasser « l'un et l'autre et à prendre un caractère qui soit le « sien (1). » Mais tous ces prospectus, et vingt autres semblables qu'on nous propose, sont encore trop vagues pour offrir à la discussion une base suffisante; je pourrais en effet citer au moins une douzaine de philosophies différentes qui les ont adoptés depuis trente ans.

En attendant que MM. E. Saisset, J. Simon, et leurs émules se soient expliqués d'une façon plus précise et plus complète, qu'avons-nous donc à faire, sinon d'étudier leurs maîtres? Ceux-ci du moins ont achevé, ou peu s'en faut, de dire au public ce qu'ils avaient à lui dire; or, quelque soit le talent des jeunes représentants du rationalisme éclectique, il n'y a pas encore d'apparence qu'ils puissent surpasser, ou même égaler les fondateurs de l'école. Comparer la philosophie de MM. Cousin et Jouffroy aux programmes ambitieux de leurs élèves, — montrer l'impuissance dogmatique et morale de cette philosophie, — signaler ses dangers et les funestes résultats de son enseignement, — prouver enfin que ses jeunes missionnaires ont déjà reproduit, appliqué, développé même ses erreurs

(1) *Essais sur la Philosophie et la Religion au XIX^e siècle*, par M. E. Saisset, p. 264.

les plus contagieuses, sans remédier à son impuissance, — ce sera, je crois, le plus sûr moyen de réduire à leur juste valeur les promesses trompeuses qu'on jette à la foule. Je me propose donc de consacrer les trois premiers livres de ces *Études* aux fondateurs de l'école éclectique : j'examinerai successivement leur méthode (livre I^{er}), l'application qu'ils en ont fait à l'histoire (livre II), et la manière dont ils ont résolu les principales questions de la psychologie, de la théodicée, de la morale (livre III). Quand les doctrines des maîtres nous seront bien connues, nous aborderons celles des disciples, qui en sont le commentaire et le développement naturel (livre IV). Nous étudierons tour-à-tour la *droite*, les *centres* et la *gauche* de cette école hautaine, qui n'aspire à rien moins qu'à faire de l'Université une *église laïque* (1). Et en suivant ainsi l'enseignement de cette école dans toutes les phases de son évolution, nous verrons s'il est réellement (je me sers des paroles mêmes de M. Saisset) « aussi pur qu'élevé, « large comme l'esprit de l'homme et profond comme son « cœur » ; nous saurons comment il *explique nos saintes croyances*, et s'il *recueille toute idée vraie, s'il alimente*

(1) C'est l'expression même de M. Lermnier. Elle n'est du reste que la traduction fidèle des prétentions de M. Saisset, qui réclame sans cesse, pour les professeurs de philosophie, l'honneur d'exercer le ministère spirituel, comme l'Église l'exerce depuis dix-huit siècles. — Voyez ses *Essais sur la Philosophie et la Religion au XIX^e siècle*, p. xv-xvii, 242-287.

tout noble désir, s'il ne laisse enfui à ses adversaires que leurs violences et leurs folies.

Pour faire sentir la stérilité du Protestantisme, on a démontré qu'en suivant fidèlement la méthode imaginée par ses fondateurs, un Chrétien ne pourrait pas même faire un acte de foi. J'espère démontrer pareillement qu'en appliquant les méthodes les plus vantées du rationalisme contemporain, et en suivant les règles posées par ses maîtres dans la critique des traditions chrétiennes, on ne saurait arriver à une notion précise, à une conviction ferme des vérités les plus nécessaires (1). Mais le rationalisme éclectique n'est pas seulement incapable de remplir la première condition du ministère moral et religieux auquel aspirent ses jeunes représentants : impuissant à édifier, il est puissant pour détruire (2). Par sa méthode, par sa philosophie de l'histoire, par sa psychologie, par sa théodicée, par sa morale, il tend en effet à dissoudre sans bruit la seule foi qui puisse régénérer les intelligences et les cœurs, la seule autorité spirituelle qui puisse lutter avec succès contre l'erreur et les passions. Démontrer sa stérilité et ses dangers, voilà donc en deux mots l'objet et le plan de cet ouvrage.

(1) Voyez ci-après les chapitres II, III, IV, V du premier livre, et les trois premiers chapitres du second livre.

(2) Voyez ci-après les chapitres VI et VII du premier livre, et les chapitres IV, V, VI, VII du second livre.

VII.

En parcourant les quatre derniers chapitres du second livre, quelques lecteurs s'étonneront peut-être que j'attache tant de prix à faire ressortir l'antagonisme des doctrines chrétiennes et des doctrines enseignées par l'école éclectique. « Si votre Christianisme, diront-ils, est inconciliable avec la Philosophie, tant pis pour lui ! Tant pis pour votre église ! Loin de le proclamer, ne devriez-vous pas le dissimuler autant que possible ? Pour sentir cela, il ne vous faudrait qu'un peu de bon sens et de prudence ! »

D'abord ce reproche ne peut m'être fait par les philosophes que je combats. Il y a, je l'avoue, grande apparence que presque tous ces *libres penseurs* rougiraient d'être tenus par leurs disciples intimes pour des croyants fidèles et soumis. Mais il n'en est pas moins vrai que la plupart se recommandent sans cesse au public comme de bons Chrétiens calomniés par des prêtres jaloux. Ils s'inclinent devant l'Église avec toutes sortes de politesses, et ils supplient les théologiens de vouloir bien leur montrer en quoi leur doctrine est opposée à celle du Catholicisme (1). S'ils ne se jouent pas indignement de

(1) Voyez les paroles de M. Cousin, citées dans notre second

l'Église et du public; si, à défaut d'une foi vive et pure, ils ont au moins, comme ils l'affirment, une vénération sincère pour le Christianisme, au lieu de se plaindre, ils profiteront de notre critique et corrigeront leur enseignement. Si au contraire leurs protestations respectueuses ne sont qu'une comédie sacrilège, tout homme de sens, tout adversaire loyal reconnaîtra dans sa conscience que nous avons rempli un devoir, en essayant de leur enlever leur déguisement séducteur. Dévoiler des erreurs qui se cachent, n'est-ce pas commencer leur réfutation? Déchirer leur masque, n'est-ce pas le plus sûr moyen de les confondre? Nos adversaires exhalent tous les jours un profond mépris pour les équivoques du langage et pour la fausseté du caractère. Eh bien ! nous en appellerons à ce sentiment, et nous sommes assurés que partout où il existe, nos efforts obtiendront un accueil sympathique (1).

livre, au § V du ch. VI. « Je m'incline », écrivait encore naguères le prudent philosophe, dans la préface de son livre contre Pascal, « je m'incline devant la révélation, source unique des vérités surnaturelles; je m'incline aussi devant l'autorité de l'Église, nourrice et bienfaitrice du genre humain, à laquelle seule a été donné de parler aux nations, de régler les mœurs publiques, de fortifier et de contenir les âmes. » Avant-propos, p. LII.

(1) « La pire de toutes les hypocrisies, disait naguères M. Lerminier, serait l'hypocrisie des philosophes (*Revue des Deux-Mondes*, 1843, page 196). » — Tout homme qui sent cette vérité nous comprendra et nous approuvera.

Qu'on veuille bien considérer d'ailleurs à qui je m'adresse. Serait-ce par hasard aux hommes qui n'ont aucun souci des destinées de l'Église, et qui ne sentent ni la sublimité de ses dogmes, ni la beauté de sa morale et de son culte, ni même les avantages de son influence sociale? Non: je ne me flatte pas de pouvoir assez captiver leur attention pour guérir leur aveuglement. Si pourtant il s'en trouvait quelques-uns qui eussent la patience de me lire, cette lecture dissiperait peut-être en eux plus d'une illusion; et, si je ne me trompe, ils arriveraient tout au moins à concevoir des doutes sur leurs préjugés anti-chrétiens. Je ne me bornerai point en effet à établir que nos dogmes sont radicalement inconciliables avec les prétentions du rationalisme éclectique; je montrerai aussi combien ces prétentions sont arbitraires; et l'on verra qu'elles n'ont rien de commun avec les droits légitimes de la raison, avec l'enseignement véritable des sciences philosophiques et historiques.

Du reste, j'écris surtout pour des chrétiens dont la foi s'est affermie par des études sérieuses. Contribuer, suivant mes forces, à soutenir, à exciter encore leur zèle, pour que les dégoûts, les fatigues et les difficultés de la lutte ne le fassent point défaillir; être utile à ceux de mes frères dans le sacerdoce, qui se sont voués à l'enseignement de la Théologie, de la Philosophie et de l'histoire; leur fournir des documents exacts sur les erreurs

qu'ils sont appelés à combattre; leur signaler les questions qui me paraissent les plus importantes dans l'état présent de la controverse; provoquer ainsi des travaux approfondis sur chacune de ces questions, tel serait mon désir le plus ardent. Ceux qui sont capables de comprendre ce désir et de répondre à mon appel, ne me reprocheront pas, je l'espère, d'avoir exposé trop longuement la prétendue philosophie de l'histoire qu'on veut substituer à nos doctrines historiques. N'est-ce pas en effet sur ce terrain qu'il nous faut vaincre à la fois toutes les écoles anti-chrétiennes? N'est-ce pas là que nous aurons à leur livrer un combat général et décisif? Elles l'ont bien compris; et, pour disposer l'opinion publique à leur venir en aide dans cette lutte, elles n'ont rien négligé, depuis les cours des Facultés jusqu'aux classes les plus élémentaires, depuis les abécédaires approuvés par le *Conseil Royal* jusqu'aux grands ouvrages de philosophie et d'histoire, depuis les articles des revues les plus influentes jusqu'aux feuilletons des moindres journaux. C'est donc principalement de ce côté qu'il importe de donner à la controverse une direction sûre et une impulsion féconde. Puissé-je tout au moins le faire vivement sentir!

En dehors du clergé, en dehors des catholiques profondément convaincus de la vérité de nos croyances, il y a aussi une foule nombreuse d'hommes honorables que j'ai eue sans cesse devant les yeux. Je veux parler

de ces esprits flottants et irrésolus qui, sans avoir une foi ferme à l'autorité infallible du Catholicisme, respectent cette religion sublime, parce qu'ils sentent vivement sa beauté et son utilité sociale. Bien qu'ils n'aient pas le courage d'obéir à nos saintes lois, et qu'ils ne sachent pas reconnaître leur nécessité absolue, les attaques ouvertes contre l'Église excitent leur indignation, ou leur mépris ; ils ne souffriraient point qu'on leur parlât clairement d'abandonner la foi de leurs aïeux ; et si nos temples étaient abattus, ils paieraient de leurs deniers pour aider à les relever. C'est afin de ne pas se compromettre avec cette masse puissante d'hommes sensés et honnêtes, que la plupart de nos ennemis tiennent tant à conserver le nom et les apparences du Catholicisme ; mais plus ils s'efforcent de faire illusion au public, plus il nous importe de montrer les tendances réelles de leurs doctrines équivoques. Poursuivre sans relâche le sphinx du Rationalisme dans les ténèbres où il se cache ; amener enfin, s'il est possible, à des explications précises, n'est-ce pas le seul moyen d'éclairer ces nombreux alliés qu'on cherche à nous ravir, et dont l'appui nous est si nécessaire ?

Sachons d'ailleurs rendre justice à notre siècle, et profitons de ses progrès. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, le nombre des hommes habiles qui désirent encore l'anéantissement de l'Église, devient chaque jour plus petit. Parmi ceux mêmes qui travaillent à dissoudre la foi

catholique, n'y a-t-il pas souvent plus d'ignorance, de respect humain, ou d'habitude, que de calculs perfides ? Tel qui garde au fond de son âme une haine secrète contre l'Église, contre le Christ, contre Dieu même, s'efforce au moins de cacher et de comprimer cette haine sacrilège, dans l'intérêt de l'ordre politique, ou du progrès social. Tel qui ne croit guères avoir besoin de la religion pour se conduire, tient à en garder une ombre, pour se consoler dans ses heures de souffrance et pour vivre en paix avec sa conscience. Tout cela sans doute est profondément stérile, si l'on s'en contente ; mais enfin cela impose à nos adversaires les plus décidés des concessions qui peuvent offrir à notre controverse un point d'appui fort utile. Les esprits positifs et vraiment intelligents ne s'accordent-ils pas à reconnaître, par exemple, la nécessité d'une religion ? N'ont-ils pas un dédain manifeste pour tous les cultes nouveaux qui aspirent à remplacer le nôtre ? N'avouent-ils pas que le Catholicisme est la seule religion qui convienne à la France ? Ne confessent-ils pas enfin que, sans l'Église, le Christianisme s'évanouirait en utopies discordantes, ou même dangereuses, et en superstitions ridicules (1) ? Qu'avons-nous donc à leur demander, sinon d'être conséquents ? Qu'avons-nous

(1) Voyez les principaux ouvrages de M. Cousin et ses discours à la Chambre des Pairs, les *Essais sur la Philosophie et la Religion* par M. Saisset, divers articles de M. J. Simon dans la *Revue des*

à faire, sinon de leur montrer à quelles conditions le Catholicisme peut remplir la mission sociale et civilisatrice qu'ils n'osent plus lui contester ? La plupart de nos ennemis ne se rendent pas sans doute un compte exact de tout

Deux-Mondes, et la plupart des publications de l'école éclectique, passim. — « Il faut, écrivait récemment l'habile historien du *Consulat et de l'Empire*, il faut une croyance religieuse, il faut un culte à toute association humaine... Si, comme en France en 92, une commotion passagère a emporté l'antique religion du pays, l'homme, à l'instant même où il avait fait vœu de ne plus rien croire, se dément après quelques jours, et le culte insensé de la déesse Raison, inauguré à côté de l'échafaud, vient prouver que ce vœu était aussi vain qu'il était impie. Dès-lors que peut-on souhaiter de mieux à une société civilisée qu'une religion nationale, fondée sur les vrais sentiments du cœur humain, conforme aux règles d'une morale pure, consacrée par le temps, et qui, sans intolérance et sans persécution, réunisse, sinon l'universalité, au moins la grande majorité des citoyens, au pied d'un autel antique et respecté ? Une telle croyance, on ne saurait l'inventer, quand elle n'existe pas depuis des siècles. Les philosophes même les plus sublimes peuvent créer une philosophie, agiter par leur science le siècle qu'ils honorent; ils ne peuvent pas créer une religion. On n'avait rien à inventer en 1800. Cette croyance pure, morale, antique existait; c'était la vieille religion du Christ, ouvrage de Dieu suivant les uns, ouvrage des hommes suivant les autres, mais, suivant tous, œuvre profonde d'un réformateur sublime; réformateur commenté pendant dix-huit siècles par les conciles, vastes assemblées des esprits éminents de chaque époque, discutant, sous le titre d'hérésies, tous les systèmes de philosophie, adoptant sur chacun des grands problèmes de la destinée humaine les opinions les plus plausibles, les plus sociales, les adoptant, pour

ce qu'ils font, ou laissent faire contre le Christianisme; qu'ils nous permettent de leur en montrer un tableau incomplet, mais fidèle. Comment pourraient-ils se plaindre, quand nous prenons ainsi au sérieux leur amour de l'ordre et du progrès moral ? Et que voulons-nous d'eux pour obtenir d'eux ? Rien qui ne leur soit commandé par une sage politique; rien qui ne soit conforme aux vérités

ainsi dire, à la majorité du genre humain, produisant enfin ce corps de doctrine invariable qu'on appelle *unité catholique*, et au pied duquel Bossuet, Leibnitz, après avoir posé le dire de tous les philosophes, sont venus soumettre leur superbe génie. Elle existait cette religion qui avait rangé sous son empire tous les peuples civilisés, formé leurs mœurs, inspiré leurs chants, fourni le sujet de leurs poésies, de leurs tableaux, de leurs statues, empreint sa trace dans tous les souvenirs nationaux ! Elle avait disparu un moment dans une grande tempête de l'esprit humain; mais la tempête passée, le besoin de croire revenu, elle s'était retrouvée au fond des âmes comme la croyance naturelle et indispensable de la France et de l'Europe. » (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. III, p. 205 et suiv.). — M. Lermier aussi disait naguère : « Pour que l'Évangile ne porte que des fruits salutaires et bons, il faut que l'interprétation en soit faite aux peuples par des dépositaires reconnus et autorisés des traditions et des doctrines du Christianisme. Ces dépositaires forment un corps, qui est l'Église. La nécessité politique d'une Église, les conditions auxquelles elle peut prévaloir, ont été admirablement comprises et satisfaites par le Catholicisme.... L'Évangile sans Église serait comme un code sans magistrature, sans juriconsultes, et que l'ignorance, l'intérêt privé interpréteraient à leur fantaisie. » (*Revue des Deux-Mondes*, février 1856, p. 398.)

bles intérêts de la société, du Gouvernement, de l'Université même. Voudrions-nous par hasard qu'on sacrifiât les droits de la raison? Prétendons-nous qu'on livre au Clergé les générations nouvelles? Non, assurément non! La paix dans la liberté, voilà ce que nous demandons (1). Qu'on cesse une guerre également funeste à la science et à la foi; qu'on abaisse les barrières dressées entre l'Église et la jeunesse laïque; qu'on laisse à nos concitoyens la faculté de choisir entre nous et nos rivaux; que l'Université se régénère; qu'à côté de nous et comme nous, elle perfectionne son enseignement, sous les puissantes excitations d'une concurrence utile à tous: — nous ne voulons pas autre chose! Les défenseurs passionnés du monopole rationaliste pourront méconnaître nos intentions; mais nous espérons du moins qu'ils ne donneront pas le change aux hommes graves et désintéressés pour lesquels nous écrivons.

(1) Voyez le beau livre de M. DEPARLOUR sur la *Pacification religieuse*.

TABLE ANALYTIQUE

DES DEUX LIVRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Examen critique des méthodes à l'aide desquelles M. Cousin et ses disciples prétendent fonder un enseignement dogmatique et moral supérieur à celui du Catholicisme.

Les maîtres du Rationalisme contemporain ont flotté continuellement entre deux méthodes, ou deux manières de philosopher. Tantôt ils se sont donné pour tâche de recueillir les vérités éparses dans toutes les écoles, afin d'en former un système plus pur et plus complet que tous les systèmes particuliers; tantôt ils ont promis de tout conserver, de tout concilier, en montrant que chaque erreur est un fragment de la vérité universelle. Éclectisme et Syncretisme, voilà les noms de ces deux méthodes; on a souvent désavoué la seconde, mais on l'a professée plus souvent encore, et il importe assez peu qu'on l'ait soigneusement abritée sous le nom de la première.

1^{re} SECTION: OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE I^{er}. — *Du vrai et du faux éclectisme.*

Ce qu'il y a de vrai dans l'éclectisme. — Nous sommes loin de le méconnaître. — Usage traditionnel du véritable éclectisme au sein des écoles catholiques. — Pourquoi nous combattons

l'éclectisme de M. Cousin. — Examen des définitions séduisantes mises en avant par ce philosophe et par ses principaux disciples. — L'éclectisme rationaliste se refuse à la condition la plus essentielle du progrès philosophique. — De la tolérance syncrétiste et de la tolérance catholique : en quoi elles diffèrent. — Le véritable éclectisme est intolérant pour l'erreur, dans le même sens que le Catholicisme. p. 4-12.

2^e SECTION : LE RATIONALISME A-T-IL TROUVÉ DANS LA MÉTHODE ÉCLECTIQUE DES RESSOURCES PROPORTIONNÉES A LA GRANDEUR DU RÔLE QU'IL AMBITIONNE ?

CHAPITRE II. — *A quoi se réduisent les services rendus à la Philosophie par l'éclectisme rationaliste ?*

Si la Psychologie a fait de notables progrès, c'est à l'observation intérieure et non à l'éclectisme rationaliste qu'il faut l'attribuer. — Examen des résultats obtenus par l'application de l'éclectisme à quelques grandes questions de la Logique, de l'Ontologie et de la Morale. — A quelles conditions et jusqu'à quel point a-t-on concilié les systèmes opposés qui se disputent le domaine de ces sciences ? — On a débuté par de brillants commentaires du sens commun ; mais on est tombé ensuite dans les théories extrêmes qu'on avait sagement réprochées, ou dans quelque erreur intermédiaire. — Exemples. p. 13-20.

CHAPITRE III. — *Inconséquences, incertitudes, hypothèses arbitraires, dans lesquelles le Rationalisme éclectique prend son point de départ.*

§ 1^{er}. Le rationalisme éclectique commence par supposer que la Philosophie est faite, et qu'elle possède tous les éléments d'un symbole lumineux et complet ; — Or il ne peut s'appuyer sans inconséquence sur une pareille hypothèse. — § 2. Doutes, incertitudes et illusions de M. Cousin touchant la première condition de sa méthode. — § 3. Doutes, incertitudes et illusions

de Jouffroy relativement au même sujet. — Le scepticisme philosophique est une conséquence naturelle du scepticisme religieux. p. 21-48.

CHAPITRE IV (SUITE). — *Examen de la seconde condition que le rationalisme éclectique aurait dû remplir.*

§ 1^{er}. Incertitudes, variations et dangereux paradoxes de M. Cousin sur l'objet de la Philosophie, sur son cadre et sur les dispositions qu'elle exige. — Ne pouvant déterminer d'une manière exacte et précise l'objet de sa science, M. Cousin se contente le plus souvent d'indiquer la première disposition qui lui paraît nécessaire au philosophe ; cette disposition, c'est l'indépendance absolue et le doute universel en matière de religion. — Appréciation de cette théorie paradoxale. — § 2. Incertitudes, variations et dangereux paradoxes de M. Cousin sur l'objet de la Religion. — § 3. Résultats de l'incertitude que nous venons de signaler : erreurs qu'elle a engendrées touchant les rapports de la Philosophie et de la Religion. p. 49-80.

CHAPITRE V (SUITE). — *Examen d'une troisième condition que le rationalisme éclectique doit remplir.*

Il faut qu'il discerne la portion de vérité contenue dans chaque école. — Il suppose que nul secours surnaturel ne lui est nécessaire pour cela. A-t-il droit de faire une pareille supposition ? — Pour apprécier tous les systèmes, il devrait posséder préalablement un système revêtu d'une autorité supérieure. — Avenx de Hegel et de M. Cousin. Ce dernier oublie, ou dissimule les plus grandes difficultés de sa tâche. — Il y a autant d'éclectismes opposés qu'il y a de systèmes contraires sur chacune des questions philosophiques ; et pour reconnaître quel est le vrai, il faudrait avoir achevé déjà la science philosophique. — Le rationalisme éclectique possède-t-il ce système général qui lui serait nécessaire pour appliquer sa méthode ? — Son impuissance constatée par Jouffroy. — On ne peut accuser les écoles catho-

liques d'une impuissance semblable.—En dehors de la psychologie expérimentale, le rationalisme éclectique ne peut constituer aucun ensemble de doctrines solides; or ce n'est point dans la sphère étroite de l'observation intérieure que se trouvent les questions les plus importantes pour l'homme.—Parallèle entre le rationalisme éclectique et le Protestantisme.—Combien le *ministère spirituel* du premier est plus impuissant et plus funeste encore que celui du second. p. 81-96.

3^e SECTION: DU SYNCRÉTISME, — SON ABSURDITÉ ET SES DANGERS.

CHAPITRE VI.— *Origine, exposition et appréciation de la théorie du Syncretisme professée par M. Cousin.*

§ 1^{er}. Comment le rationalisme éclectique s'est transformé en Syncretisme.—Principe fondamental de cette fausse méthode;—ses rapports avec le panthéisme de Hegel et de Spinoza.—Doctrines de M. Cousin touchant la nature de l'erreur.—§ II. Examen de cette doctrine: elle est contraire aux faits les plus évidents.—Discussion des principaux arguments sur lesquels M. Cousin essaie de l'appuyer.—La persistance des grandes erreurs philosophiques et religieuses prouve-t-elle leur nécessité et leur légitimité?—L'esprit humain ne peut-il être attiré et retenu que par la vérité?—D'où viennent la puissance et la durée des systèmes faux, qui luttent depuis si longtemps contre la vérité religieuse et philosophique?—Caractères opposés des deux traditions rivales par lesquelles se transmettent d'âge en âge la vérité et l'erreur. p. 96-108.

CHAPITRE VII.— *Rapports du Syncretisme avec les autres théories de M. Cousin, et avec les erreurs les plus funestes de notre époque.*

§ 1^{er}. Optimisme panthéistique.—Apothéose du succès, de la victoire et de la puissance.—Liaison de ces erreurs avec le Syncretisme.— Quelques applications de ces doctrines.—§ II.

Le syncretisme de M. Cousin est le nœud qui rattache ensemble l'école déiste, l'école progressiste ou humanitaire, le Saint-Simonisme, le Fourierisme.—Rapports du syncretisme de l'École Normale avec le syncretisme du Collège de France.—M. Cousin et ses disciples sont les véritables chefs d'une féodalité lettrée, qui menace d'anéantir toute foi et toute liberté religieuse.—Pourquoi et en quel sens ils sont les ennemis les plus redoutables du Christianisme en France.— Funestes résultats de leur enseignement.—Comment leurs erreurs sont popularisées par l'histoire, le théâtre, les romans et les journaux.—Application des théories de M. Cousin par l'École historique et politique de M. Thiers.—Syncretisme sensuel des Romanciers et des Feuilletonistes.—Son alliance avec le syncretisme des philosophes universitaires.—Conclusion.—Résultats et dangers du monopole éclectique. p. 108-115.

LIVRE SECOND.

Des applications de l'Éclectisme et du Syncretisme à l'histoire de la Philosophie et à la Philosophie de l'histoire.

L'histoire de la Philosophie est comme une mine dans laquelle les sectateurs enthousiastes du rationalisme éclectique se flattent de trouver des doctrines philosophiques et historiques supérieures à celles de l'Église. Mais cette mine contient-elle réellement toutes les richesses qu'on imagine? Et en supposant qu'elle les contienne, le rationalisme est-il capable de la bien exploiter? Les procédés auxquels il est réduit par sa nature ne deviennent-ils pas inefficaces entre ses mains? N'est-il pas même incapable de pénétrer dans les entrailles du sol historique, où il affirme que sont renfermés les trésors de la science universelle? Tels sont les problèmes que nous essaierons de résoudre dans la première section de notre second livre.

1^{re} SECTION : LE RATIONALISME A-T-IL TROUVÉ DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DES RESSOURCES PROPORTIONNÉES À SON AMBITION ET À SES PROMESSES ?

CHAPITRE 1^{er}. — Y a-t-il identité entre la Philosophie et son histoire ? — Enseigner la seconde, est-ce enseigner la première ?

§ 1^{er}. Suivant M. Cousin, il y a identité entre la Philosophie et son histoire. Mais cette identité suppose 1^o que tous les systèmes sont des fragments de la vérité absolue, 2^o que l'ordre chronologique de leur développement est identique à l'ordre logique suivant lequel ils doivent entrer dans l'organisation définitive de la science. — Critique de ces deux hypothèses. — Aveux de Hegel. — Etrange argument de M. Cousin. — Examen d'un second argument plus spécieux. — Le Rationalisme condamne chacun de ses disciples à recommencer toujours l'édifice de la Philosophie. — Combien il s'en faut que le développement des sciences métaphysiques et morales ressemble à celui des sciences mathématiques et physiques. — Aveux de Jouffroy. — § II. Questions préalables : 4^o Tous les problèmes philosophiques vraiment importants ont-ils été aperçus et agités ? — 2^o Ont-ils tous été bien posés ? — 3^o Ont-ils tous été résolus ? — 4^o S'ils l'ont été, où, quand, et par qui l'ont-ils été ? — 5^o Si quelques-uns ne l'ont pas été, toutes les données nécessaires à leur solution sont-elles du moins acquises à la science ? — Le rationalisme éclectique ne peut trancher *a priori* aucune de ces questions. L'histoire de la Philosophie ne saurait non plus, par elle-même, en résoudre aucune. — Difficultés inhérentes à cette histoire. — Jouffroy suppose à tort, comme son maître, que tous les systèmes sont des vues exactes et seulement incomplètes de la réalité. — L'observation psychologique et historique ne peut fournir au rationalisme éclectique un criterium suffisant pour apprécier les doctrines métaphysiques et morales. — Elle ne détruira jamais les principales causes d'erreurs qui ont toujours fait renaitre l'anarchie dans les écoles hétérodoxes. p. 149-167.

CHAPITRE II. — Examen de la doctrine de M. Cousin sur la méthode à suivre dans l'histoire de la Philosophie.

§ 1^{er} Le rationalisme absolu aboutirait logiquement à la destruction de toute histoire. — Il faudrait surtout déroger à ses principes les plus essentiels pour faire l'histoire de la Philosophie *a posteriori*. M. Cousin lui-même l'a prouvé; mais il en conclut à tort qu'on doit faire cette histoire *a priori*. — § II. Origine de ce paradoxe: théories de Schelling et de Hegel. — Comment M. Cousin déduit son système historique de son idéologie et de son ontologie. — Résultats de son exemple. — § III. Critique de sa méthode. — Erreurs qu'elle suppose à son point de départ. — Embarras et dangers qu'elle rencontre dans son développement. — Son moindre défaut serait la stérilité de ses résultats. — En résumé le Rationalisme ne peut logiquement choisir qu'entre deux méthodes impuissantes. — Résultats de la fausse position dans laquelle il engage les sciences historiques: l'incertitude et l'arbitraire. . . p. 168-196.

CHAPITRE III. — Du rôle de la Philosophie et de son histoire dans le développement spirituel et de l'humanité.

§ 1^{er}. Suivant Hegel et M. Cousin, l'histoire de la Philosophie domine, explique et résume toutes les autres parties de l'histoire universelle; elle est la véritable philosophie de l'histoire. — Examen de cette prétention. — Comment elle se rattache au panthéisme idéaliste de Schelling et de Hegel. — Apothéose transcendantale de la Philosophie et de ses historiens. — Résultats des exemples déplorables donnés par Hegel et par M. Cousin à leurs disciples. — § II. Examen des erreurs sur lesquelles M. Cousin essaie de s'appuyer. — Ses arguments *a priori*. — Ses arguments *a posteriori*. — Quel est l'élément historique le plus important pour l'explication générale des destinées humaines ? — Est-ce l'histoire de la Philosophie ? Celle de la Littérature ? Celle des Arts ? Celle du Droit ? Celle de la Religion ? —

Comment M. Cousin s'est persuadé que l'histoire de l'idéologie résume toute la philosophie de l'histoire, et contient spécialement l'explication suprême de toute l'histoire religieuse. p. 197-226.

2^e SECTION : COMMENT MM. COUSIN, DAMIRON ET JOUFFROY, TOUT EN FAISANT L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, OU LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, MINENT LES FONDEMENTS DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE IV. — *Antagonisme de la doctrine chrétienne et de la doctrine éclectique concernant l'histoire primitive.*

§ 1^{er}. Observations préliminaires (p. 227). — Du rôle de l'histoire dans l'enseignement chrétien. — Aveux de M. Cousin. — Efforts des rationalistes pour détruire la philosophie de l'histoire impliquée dans la doctrine catholique. — Plan d'attaque suivi par les maîtres du rationalisme universitaire. — § II. *Origine du monde et de l'homme.* — (p. 230). — Doctrine de l'Église sur ce sujet. — Doctrine de l'école éclectique. — Doctrine chrétienne sur l'unité de l'espèce humaine. — Doctrine de l'école éclectique. — § III. (p. 237). *De la révélation en général et de la révélation primitive en particulier.* — I. — M. Cousin élimine de la philosophie de l'histoire toute intervention surnaturelle de la Providence. — Explication mythique de la révélation primitive. — II. — Négations indirectes. — III. — Négations directes. — IV. — Doctrine naturaliste de M. Damiron sur le rôle de la Providence, spécialement dans le fait de la révélation primitive. — Doctrine de Jouffroy. — V. — Examen de ces théories. — Réponse au reproche d'anthropomorphisme : c'est à nos adversaires que ce reproche doit être adressé. — *Le Naturalisme tend à détruire toute religion.* — Combien sa théodicée est inférieure à celle du Supernaturalisme chrétien. — Nécessité de la révélation surnaturelle. — § IV. (p. 263). *Origine du langage.* — *État primitif de la société.* Le point de départ de l'esprit humain a-t-il été l'ignorance absolue ? — Doctrine de l'école éclectique sur cette ques-

tion. — Cette doctrine est parfaitement conforme à l'esprit du Rationalisme ; mais elle ne peut expliquer le développement primitif de l'esprit humain. — Doctrine chrétienne sur l'origine du langage ; antipathie qu'elle inspire à M. Cousin et à ses disciples. — Le langage dont nous sommes en possession est-il d'invention humaine ? — Notre espèce a-t-elle débüté par l'état sauvage ? — Examen de l'enseignement éclectique sur ces deux questions. — Interprétation mythique des traditions chrétiennes concernant l'état d'innocence et la chute de nos premiers parents. — Résultats de cette interprétation. — § V. (p. 285). *De la religion primitive.* — Erreurs chronologiques et historiques auxquelles les maîtres du rationalisme universitaire ont été conduits par leurs préjugés rationalistes : antiquité chimérique de notre espèce ; l'Inde est le berceau de toutes les nations anciennes ; le Paganisme et ses mythologies ont été le produit nécessaire de la réflexion naissante. — Incurités et contradictions de M. Cousin au sujet de la religion primitive. — Examen de deux hypothèses entre lesquelles il balance.

CHAPITRE V. — *Antagonisme de la doctrine chrétienne et de la doctrine éclectique concernant l'histoire du Paganisme, du Mosaïsme et de la révélation évangélique.*

§ 1^{er} (p. 307). *Syncretisme païen.* — Réhabilitation du Paganisme par les philosophes déistes et panthéistes. — Théorie optimiste de Schelling et de Hegel. — Comment elle a été adoptée et propagée, soit par M. Cousin, soit par ses disciples. — Dangers de cette théorie. — Alliance du Rationalisme et du Sensualisme païen. — Le scepticisme universel en matière de religion est tout à la fois le principe et le résultat de la facilité honteuse avec laquelle on absout toutes les religions idolâtriques. — Preuves. — § II. (p. 329). *De Mosaïsme.* — Les chefs de l'école éclectique ont toujours confondu la religion hébraïque avec les cultes superstitieux de la gentilité. — L'Ancien-Testament n'occupe dans leur philosophie de l'histoire qu'une place subalterne

au-dessous des civilisations de l'Inde et de la Grèce.—Réflexions.—M. Cousin est conduit logiquement à faire descendre le Moïsme un peu au-dessous du Bouddhisme et fort au-dessous du Mahométisme.—Ce que c'est, suivant lui, que le Dieu de la Bible.—Ces paradoxes sacrilèges tiennent par un lien étroit aux hypothèses généralement adoptées dans les écoles du rationalisme contemporain, pour expliquer les origines du Christianisme.—Appréciation de ces hypothèses.—§ III. (p. 352). *De la Révélation évangélique.*—Méthode suivie par le rationalisme universitaire dans ses attaques contre la révélation évangélique.—Insinuations cachées dans les louanges équivoques que M. Cousin accorde souvent au Christianisme.—Parallèle entre la *Christologie* de ce philosophe et la *Christologie* du D^r Strauss.—La partie surnaturelle de l'histoire évangélique, ne peut être non plus, d'après MM. Jouffroy et Damiron, qu'une mythologie surannée.—Réflexions sur cette doctrine impie.—Combien elle est injurieuse pour la raison de l'homme et pour la Providence de Dieu.—Le rationalisme éclectique est ramené par sa philosophie de l'histoire à un anthropomorphisme payen.

CHAPITRE VI.—*Antagonisme de l'enseignement éclectique et de l'enseignement catholique concernant l'histoire de la Religion et de la Philosophie depuis les premiers siècles de notre ère.*

§ 1^{er}. *Syncretisme hérétique* (p. 375).—Le Mahométisme ne pouvait manquer d'obtenir les sympathies de M. Cousin: Pourquoi?—Enthousiasme de ce philosophe et de plusieurs autres professeurs rationalistes pour le Koran.—Déplorable influence exercée par cet enthousiasme et par les doctrines qui l'inspirent.—Comment les maîtres de l'école éclectique ont dû apprécier les hérésies, s'ils voulaient être fidèles à leurs principes.—Comment en fait, ils les ont appréciés.—§ II. (p. 393).—De l'admiration qu'ils professent pour le Gallicanisme et pour la philosophie cartésienne.—Comment ils entendent le doute méthodique.—Leur admiration pour Spinoza.—§ III.

De la philosophie anti-chrétienne du XVIII^e siècle (p. 404).—Jugement de M. Cousin sur Voltaire, sur la mission du XVIII^e siècle et sur la Révolution française.—Réflexions sur ce jugement.—Il est la conséquence rigoureuse des autres erreurs de M. Cousin.—Parallèle avec l'*Histoire de la Révolution* par M. Thiers.—§ IV. *De la situation respective du Christianisme et de la Philosophie au XIX^e siècle* (p. 422).—Apologie du scepticisme actuel par M. Cousin.—Réflexions à ce sujet.—Dernière théorie qui couronne tout le système de l'école éclectique sur la philosophie de l'histoire.—Réflexions sur cette théorie: Caractère du scepticisme qui en est la conséquence.—Ses résultats.—§ V. *De l'orthodoxie de M. Cousin* (p. 434).—Comment expliquer les prétentions de M. Cousin à l'orthodoxie.—Diverses réponses plus ou moins vraisemblables à cette question.—Observations générales sur les conséquences théologiques de la prétendue philosophie de l'histoire enseignée par les professeurs rationalistes de l'Université: elle tend à détruire le Christianisme entier, et avec lui toute foi religieuse, toute morale féconde.

CHAPITRE VII.—*Étude spéciale sur l'enseignement de Jouffroy et de ses disciples concernant l'histoire philosophique et religieuse du XVIII^e siècle et du XIX^e.*

§ 1^{er}. (p. 450).—Comment Jouffroy et les rédacteurs du *Globe* ont apprécié la philosophie anti-chrétienne du XVIII^e siècle.—Du rôle de Jouffroy dans l'école éclectique.—Fatalisme immoral auquel ce philosophe a eu recours pour justifier les livres penseurs du XVIII^e siècle.—Réflexions sur les ravages causés dans la société actuelle par le fatalisme historique.—§ II. *Doctrines de Jouffroy sur la décadence du Christianisme, sur son présent et sur son avenir* (p. 466).—Avec quelle persévérance et quel succès les maîtres du rationalisme universitaire se sont attachés à travestir le Catholicisme en un ennemi aveugle et impuissant de la liberté et du progrès.—Insinuations de

M. Cousin à ce sujet : son habile réserve.— Fougueux article de Jouffroy inséré dans le *Globe* sous ce titre : *comment les dogmes finissent*.— Analyse et critique de ce pamphlet.— § III. (p. 431). Une rétractation apparente de Jouffroy.— Persistance de ses erreurs les plus graves.— Son embarras vis-à-vis du Saint-Simonisme.— Ses incertitudes et celles de M. Damiron, au sujet du *Dogme nouveau*, ou de la *loi nouvelle*.— § IV (p. 492).— Jouffroy reproduit en 1834, dans son *Cours de droit naturel*, sa théorie de 1825 sur la mort du Christianisme et sur la nécessité d'un dogme nouveau.— Analyse critique de sa leçon sur le scepticisme actuel.— Conclusion.

TABLE DES NOTES.

NOTES DE L'INTRODUCTION.

I. Du cours professé par M. Cousin en 1816 et 1817, et de ses deux éditions.—II. Révélations de Jouffroy concernant les premiers cours de M. Cousin, et l'enseignement philosophique de l'École normale (p. 520).—III. Des rapports de M. Cousin avec les maîtres du rationalisme allemand (p. 529).—IV. Des cours professés par M. Cousin en 1818, 1819, 1820 (p. 544).—V. Hegel et son école (p. 547).

NOTES DU PREMIER LIVRE.

VI. Deux observations sur le chapitre III. — VII. Aveux de Jouffroy sur les incertitudes de son école relativement à la notion de la Philosophie (p. 559).—VIII. Notion de l'Éclectisme, suivant M. Damiron (p. 364).—IX. Comment M. Cousin a flotté entre l'Éclectisme et le Synchrétisme (p. 565).—X. Admiration de M. Cousin pour Rabelais (p. 566).

NOTES DU SECOND LIVRE.

XI. De la vraie méthode à suivre pour arriver par l'histoire à une solution certaine des problèmes les plus importants, et à une saine appréciation des principales doctrines religieuses et philosophiques (p. 568).—XII. I. Comment M. Cousin a corrigé récemment ses cours de 1818 et 1819.—Nouveau résumé de ses théories naturalistes sur le développement de la religion (p. 578).—II. Comment M. Cousin expliquait, en 1828 et 1829, l'origine de tous les cultes.—Sa théorie de l'inspiration, de la révélation, de la foi, etc. (p. 585).—III. Raison générale des faits surnaturels, d'après S. Augustin (p. 589).—XIII. I. Du rôle de la spontanéité dans le développement des langues (p. 590).—II. Des sauvages (p. 594).—III. sur le point de départ du Déisme de M. Cousin (p. 592).—XIV. Du Pentateuque (p. 594).—XV. De l'histoire des religions de l'antiquité, par MM. Creuser et Guignaut (p. 597). XVI. I. Critique de l'argument fondamental, par lequel Jouffroy prétend démontrer la nécessité d'un dogme nouveau (p. 601).—II. Tableau du scepticisme actuel, et apologie de ses résultats, par Jouffroy (p. 607).

ERRATA.

- Page 14, ligne 29, au lieu de *peu*, lisez *peut*.
P. 54, l. 49, au lieu de 474, lisez 274.
P. 96, ligne 4, au lieu de *lucis*, lisez *laci*.
P. 111, l. 27, au lieu de *puissant*, lisez *puissance*.
P. 275, l. 1, au lieu de II, lisez III.
P. 279, l. 24, au lieu de *Ibid. p.*, lisez *Ibid.*, p. 472.
P. 306, l. 42 et 43, au lieu de *les erreurs et abus*, lisez *les erreurs et les abus*.
P. 320, l. 16, au lieu de *ne peut-on pas*, lisez *peut-on ne pas*.